

légion avait raison et que, sans lui, Menko lui eût échappé certainement.

—Ladany a pris le temps comme il est; Zilah et moi nous le souhaitons comme il devrait être. Qui a raison?

Alors, tandis que le train l'emportait vers Venise, il pensait. Bah! mieux valait encore être des dupes comme lui, comme Zilah, et mourir en conservant; ainsi qu'un drapeau non rendu, son rêve intact!

—Mourir?...

Oui! Après tout Varhély allait peut-être mourir; mais, quel que fût le sort qui l'attendait au bout du voyage, il trouvait le chemin bien long et la vapeur bien lente.

A Venise, il prit le train qui menait en Lombardie puis en Toscane.

A Florence Antonio Valla l'attendait.

Le petit homme savait déjà sur Michel Menko tout ce qu'il importait de savoir. Avant d'aller à Londres, Menko, au retour de Pau, après son voyage, s'était retiré à Pistoja, dans une petite maison où, sans nul doute, il viendrait s'enfermer encore en quittant Varsovie.

C'était, sur la route de Florence, une maison accrochée au flanc d'un coteau et tapie dans les oliviers gris. Menko y avait déjà passé quelques mois dans une solitude entêtée et âpre, fermant sa porte, demeurant là comme dans un autre. Évidemment le comte y reviendrait. Varhély et Valla attendaient à l'hôtel. Valla serait averti du retour de Menko comme il l'avait été de cette retraite à Pistoja. Un Vénitien de ses amis qui habitait la petite ville le tiendrait au courant du retour du comte hongrois.

Menko descendait en effet à Pistoja trois jours après l'arrivée de Varhély.

—Demain, dit Yanski, vous m'accompagnez chez Menko, mon cher Valla.

—Avec plaisir, répondit le petit homme.

La maison de Menko était assez éloignée de la gare, au bout de la ville.

De la grille, donnant sur le jardin, on avait arraché la sonnette comme pour bien montrer que l'hôte du logis tenait à n'être pas dérangé. Il fallut que, de ses mains rudes, Varhély secouât les barreaux pour que l'on vint ouvrir. Le domestique qui se présenta était un Hongrois, encore coiffé du chapeau national, aux bords de feutre retroussés.

Il gardait le logis en l'absence du comte.

—Mon maître n'est pas visible, répondit-il lorsque Yanski lui eut demandé si le comte Menko était là.

Varhély avait parlé italien.

—Va dire à Menko Mihaly, dit-il cette fois en langue hongroise, que c'est le comte Varhély qui vient le trouver de la part du prince Zilah!

Le domestique revint alors, s'empressant vive, et, la grille ouverte, Yanski Varhély et l'Italien Valla se trouvaient face à face avec Menko.

Varhély ne l'eût point reconnu.

Ce jeune homme élégant, à tournure de hussard avec sa sveltesse de valseur, avait vieilli brusquement: les tempes déjà grises, les cheveux devenus plus rares et longs maintenant, rejetés en arrière, sans ce soin correct de l'ancien attaché d'ambassade. La barbe, poussée tout entière sur des joues maigres, où les os des tempes faisaient saillie, enlevait à la moustache ce retroussis fier d'autrefois.

Et Michel, lui, regardait entrer dans le petit salon où il se tenait Varhély, plus blanc que sa chevelure, comme il eût vu s'avancer vers lui une chose attendue, un spectre, un châtement que ne l'étonnait pas. Il restait froid, avec des yeux fiévreux.

Il se tint debout, Yanski allant droit à lui pendant que le petit Angelo Valla, très ému, tortillait machinalement son menton frais rasé.

—Monsieur, dit Varhély, il y a déjà des mois que j'attends avec impatience l'heure où nous som-

mes. Je vous ai cherché, vous n'en doutez point.

—Je ne me cache pas, répondit Menko.

—Je me demande alors ce que vous alliez, vous, chercher à Varsovie!

—L'oubli, dit la voix triste du jeune homme.

—Ce simple mot,—le mot de Zilah—qui glissait sur Varhély comme une larme sur une armure, fit à Valla une impression singulière. Il y sentait comme l'écrasement invincible d'un remords.

—Ce que vous avez fait ne s'oublie point, dit Yanski.

—Pas plus que ce que j'ai supporté.

—Vous m'avez fait le complice de l'infamie la plus lâche qu'un homme puisse commettre. Je viens vous en demander raison.

Michel avait baissé les yeux sous l'outrage, son visage maigre devenant tout blême, et sa lèvre inférieure, prise d'un tremblement soudain; mais il ne dit rien. Il regarda froidement le vieil homme aux moustaches grises, et après un moment, laissant tomber ses paroles une à une:

—Je suis à votre disposition pour tout ce que vous voudrez demander... exiger, dit-il, en appuyant sur le mot. Je tiens seulement à vous assurer que je ne voulais pas vous mêler à un acte que je regardais comme une nécessité cruelle... Je voulais, me venger... Mais je voudrais que ma vengeance n'arrivât pas trop tard... et quand ce que je prenais le droit d'empêcher était devenu irréparable!

—Je ne comprends pas très bien, fit Varhély.

Michel Menko regardait Valla comme pour savoir si, devant l'ancien ministre, il pouvait tout dire.

—M. Angelo Valla était le témoin du mariage du prince Andras Zilah, dit Yanski.

—Je connais monsieur, fit Michel.

Et il salua.

—Eh bien! dit-il brusquement en donnant à ses paroles un accent inattendu, il y avait un homme que j'admirais, que je respectais et que j'aimais. Cet homme m'arrachait, sans le savoir, la femme qui avait été la folie, le rêve et la douleur de ma vie. J'ai tout fait pour que cette femme ne portât jamais le nom de cet homme.

—Vous avez envoyé au prince les lettres à vous écrites par cette femme, et cela vous l'avez fait lorsque la Tzigane était devenue princesse Zilah!

—Elle avait voulu me jeter à ses chiens comme un gibier. J'étais devenu fou de rage. Je voulais lui arracher son rêve à elle aussi. J'avais donné ces lettres à mon domestique avec l'ordre formel de les porter au prince la veille de la signature du contrat. A l'heure même où je m'éloignais de Paris, ces lettres devaient arriver entre les mains de qui de droit et lorsqu'il était pour lui temps encore de refuser son nom à cette femme.

—Eh bien?

—Le domestique n'a pas obéi, on n'a pas compris. Cela, sur mon honneur. Il a gardé ces lettres vingt-quatre heures de plus que je lui en avais donné l'ordre. Et ce n'est pas elle que j'ai châtiée, c'est l'homme pour qui je me serais fait tuer, que j'ai frappé.

—Soit, dit Varhély froidement, il y a une fatalité de ce genre dans votre conduite. Votre laquais a mal compris vos ordres. Mais l'acte que vous commettiez n'en était pas moins d'un lâche. Vous vous faisiez une arme des lettres d'une femme, et de quelle femme?—de celle que vous aviez trompée en lui promettant un nom qui n'était plus à vous!

—Êtes-vous ici pour défendre Mlle Marsa Laszlo? demanda Michel, un peu hautain.

—Je suis ici pour défendre la princesse Zilah et pour venger le prince Andras. Je suis ici surtout pour vous faire payer la méchante action de m'avoir pris, moi, pour l'instrument d'une vilénie!

—Je regrette sincèrement... profondément, répondit Michel Menko. Et je suis à vos ordres.

Le ton de la réponse n'admettait point de réplique.

On s'était séparé.

Antonio Valla prenait alors un second à l'ambassade d'Italie et deux officiers de bersaglieri en garnison à Florence servaient de témoins au comte Menko.

Le petit Valla, inquiet, nerveux, répétait à Varhély:

—Tout cela est bel et bon... *ma*

—Mais quoi?

—*Ma* s'il vous tue? Le droit est le droit, je sais... je sais... *ma* les balles de plomb ne vont pas toujours nécessairement du bon côté...

—Eh bien, répondit Yanski Varhély, vous vous chargerez à la fois, mon cher Valla, d'apprendre au prince comment son vieil ami Varhély a défendu son honneur—et aussi de lui enseigner l'endroit qu'a choisi le comte Menko pour refuge... Je vais essayer de venger Zilah. Si je n'y réussis pas—*te-remtete!*... dit-il en jurant à la hongroise—c'est lui qui me vengera, voilà tout. Allons souper!

## XXVIII

Le prince Zilah, dans sa solitude en plein Paris, se sentait envahi, absorbé par une pensée unique, une image impossible à chasser, un nom qui bruissait éternellement à ses oreilles, comme dans certaines hallucinations de l'ouïe. Marsa, l'adorée Marsa, cette Marsa qu'il revoyait, tantôt dans le rayonnement de sa robe blanche, tantôt avec la pâleur morbide de la promeneuse, dans le jardin de Vaugirard, Marsa s'était comme logée au fond de son être, emplissant son cœur tout entier, et, malgré les révoltes de cet homme, elle en chassait peu à peu, en dépit de la faute, en dépit de la chute, tous les autres souvenirs, toutes les autres passions.

Marsa, son dernier amour, puisqu'il n'avait plus devant lui que les années où les cheveux blanchissent, où la vie pèse de son poids alourdi sur les épaules de l'homme lassé! Et non seulement son dernier amour, mais son amour unique.

Ah! pourquoi l'avait-il aimée? Ou, l'ayant aimée, pourquoi ne lui avait-elle pas avoué que ce misérable Menko l'avait trahie? Qui sait? Il eût pardonné peut-être, accepté cette jeune fille, veuve de cette passion.

—Veuve? Non. Puisque Michel est vivant!... Ah! s'il était mort!

Et Zilah se répétait, avec des tentations farouches: "S'il était mort!" C'est-à-dire s'il n'y avait pas eu entre lui, Andras, et Marsa, le souvenir abhorré de l'amant!

Eh bien! si Menko était mort?

Quand il se posait fiévreusement cette tragique interrogation, Zilah se rappelait en même temps Marsa, écrasée devant lui et ne lui donnant d'autre excuse que celle-ci, qui coulait comme une chaude effluve dans les veines de cet homme amoureux de la belle fille:

—Je vous aimais! Je voulais être à vous!

Être à lui! Des frissons lui passaient sur l'épiderme. Il avait la tentation de cette beauté, de cette jeunesse, de ces lèvres qui lui promettaient des baisers. Elle était maintenant sa femme, la belle Tzigane rencontrée chez la baronne Dinati! Sa femme! Il pouvait ou châtier, ou pardonner. Et il avait châtié, puisqu'il avait jeté Marsa à cette autre mort: la folie! Et il se demandait s'il ne pardonnerait pas à la princesse Zilah punie, repentante, presque mourante.

Il la savait encore bien faible, en effet, à Maisons, où, guérie de sa crise, mais toujours malade, anémisée, elle vivait cloîtrée, faisant du bien, donnant des aumônes, priant... et priant pour lui, peut-être!

(A suivre.)